

## Le silence et le cri

France Mongeau, *Le guet du renard*, Trois-Rivières-France, Écrits des Forges-Maison de la poésie Rhône-Alpes, 2004, 64 p.

Jean-Philippe Dupuis, *Table de nuit*, Montréal, Triptyque, 2004, 80 p.

Jean Perron, *Courant de l'après-midi*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2004, 84 p.

Jocelyne Felx

Number 117, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37030ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (2005). Review of [Le silence et le cri / France Mongeau, *Le guet du renard*, Trois-Rivières-France, Écrits des Forges-Maison de la poésie Rhône-Alpes, 2004, 64 p. / Jean-Philippe Dupuis, *Table de nuit*, Montréal, Triptyque, 2004, 80 p. / Jean Perron, *Courant de l'après-midi*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2004, 84 p.] *Lettres québécoises*, (117), 33–34.

# Le silence et le cri

*Trouver le monde entre son cri de peur et son ravissement.*

P O É S I E

JOCELYNE FELX

UNE PAROLE QUI SE PRODUIRAIT SANS LA MOINDRE VIOLENCE ne déterminerait rien, ne dirait rien, n'offrirait rien. Elle ne donnerait surtout pas la mesure dynamique de l'unique, ne réussissant qu'à être ordinaire. Tout y serait un peu prévisible. Aussi le poète dont l'œuvre est porteuse d'une signature crée-t-il plus ou moins sa propre convention linguistique. À la limite, le vrai sujet de son texte nous est révélé par la nature de « trucs » qu'il a fait intervenir.

## PAROLE ORIGINELLE

Pour un écrivain, la découverte de l'ouvrage qu'il écrira tient à la fois du miracle et de la blessure. France Mongeau dans *Le guet du renard* donne une interprétation violente de l'opération de l'écriture poétique. Ses pages font accéder le cri du besoin à l'expression du désir. Un perpétuel qui-vive, une vigilance qui aiguise l'esprit et qui le soude à la chair, caractérisent son livre. Dès l'incipit, l'image de la langue dans la gueule du renard témoigne d'une parole qui est corps. Le cri, le hurlement, tournés vers l'invisible dedans de la liberté poétique, ouvrent l'écriture au danger. L'acte d'écrire dans *Le guet du renard* joue principalement sur les deux thèmes de la langue et de la cache. Il faut se terroriser pour capturer en sa nuit l'origine aveugle de l'œuvre. Être à l'écoute de la présence tumultueuse d'un sol archaïque suppose l'attention fébrile de l'écrivain. Aussi Mongeau compare-t-elle l'acte d'écrire à une chasse qui, d'une part, transforme l'écrivain en prédateur, en voleur ou en assassin et, d'autre part, le convertit en proie ou en butin. Étonnamment, si elle élève la parole poétique, ce n'est pas sans brouiller les frontières entre animalité, humanité et sacré. Affirmation, donc, de la terrible et d'ailleurs inéluctable nécessité d'une conscience qui est d'abord une inconscience, comme le suggère le beau titre de la troisième partie, « Le chant des ignorances ». Dans *Le guet du renard*, le geste d'écrire renvoie la pensée dans la chair. Le corps y est en quelque sorte le pouvoir de l'âme. Mongeau fera donc rayonner sa poésie active traquant l'énergie vivante du sens dans une langue originelle non ralentie par le raisonnement. Cette langue inventive qui, tout à la fois, précède et dépasse la raison s'appuie sur la vue, l'ouïe, le goût, le toucher et, bien sûr, l'odorat qui est la source la plus ancienne de notre vie émotionnelle.

Au regard de l'inquiétude du langage, la poète, à l'instar du renard, dompte sa peur qui se change en habileté, ses « pas chaque fois comptés pour trouver/[ sa ] cache et soigner les blessures de la/voix » (p. 37). Sur le plan formel, le style elliptique accumule les instants décisifs au fil des cinq parties aux titres reflétant une avancée de la parole, depuis l'aliénante « voix des

nombres » jusqu'au possessif de la dernière partie, « Le suc de ma langue » que résumant ces mots de la dernière page : « notre chant mon amour ». La gémation (répétition de mots) et le signe double (tel le mot « gorge ») y sont des outils d'économie et d'équivoque intéressants. Enfin, Mongeau substitue habilement à l'image familière de la chambre d'écriture, surdéterminée depuis l'époque féministe, le terrier. Le mot chez elle étire et contraint efficacement la parole poétique. Son livre d'une grande et belle sûreté verbale nous émeut par sa vigueur et son unité.

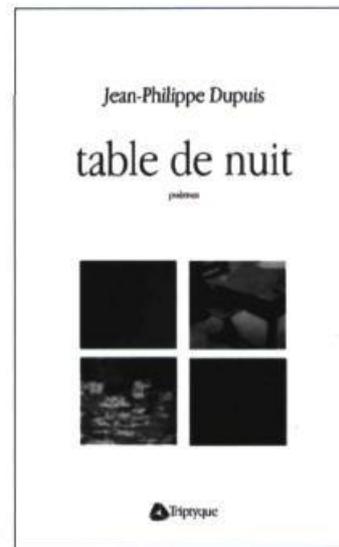
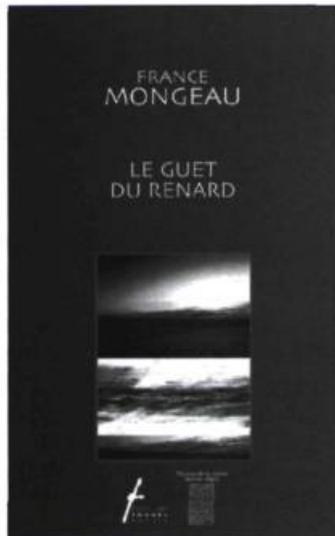
## CAPTEUR DES RÊVES DU TEMPS PERDU

Le passé autobiographique sert d'alibi au deuxième recueil de Jean-Philippe Dupuis, *Table de nuit*. Celui-ci m'a rappelé le recueil *Soleil levant*, de Robert Giroux. Tout en reconnaissant à ces deux livres fondés sur l'intrusion du récit dans le poème un certain air de famille, un univers personnel caractérisé chacun d'eux. À mille lieues du cynisme de Giroux, Jean-Philippe Dupuis dresse une vision plus sereine de l'enfance. Les paysages et les lieux, dépliés, déroulés, comme de petits papiers aux points de vue variables mais imbriqués, atténuent les réalités contradictoires. Les images matérielles, douces et chaudes, tièdes et humides, contribuent au flou de l'écriture descriptive qui, paradoxalement, se complait dans les songes. La figure de

l'amour familial, « sur ma langue encore inquiète/un goût de larmes d'être aimé » (p. 15), nous interpelle en filigrane. Des collusions d'objets, de silences, de rythmes et de scènes de la vie quotidienne, incluant la version voyageuse des années de jeunesse, concourent à la création de signes poétisant le sens des mots. Le lecteur pris dans la magie de la mémoire transversale est touché par leurs émanations sensibles, malgré la monotonie de quelques passages.

Par ailleurs, l'accouplement de la table de nuit et de la table des travaux scolaires, quand la noirceur automnale voile les fenêtres, crée une intéressante dualité. Au demeurant, ce rapprochement ressemble plus à une lutte qu'à un accord. À la première correspond l'infailibilité

qu'on prête aux somnambules et qu'on prêtait naguère à l'instinct dont on disait qu'il était d'autant plus sûr qu'il était aveugle. À la seconde sont rattachées les heures des examens, des règlements et des réprimandes, bref, le temps détesté de l'école associé à l'avenir ou au devenir. Des sensations de richesse cristalline, de fantaisie surréaliste et de prodigalité familiale caractérisent les heures libres. Ainsi, les motifs de la lune, de la nuit, du sommeil et de leurs harmoniques, le verre lié à la transparence amniotique,



la cavité rappelant la rondeur fœtale, l'ouverture et le miroir, luttent contre le temps objectif et vaguement détesté des devoirs scolaires. Refusant la ligne droite, le poète courbe tout, comme la lune dont la lumière n'est qu'un reflet de celle du soleil.

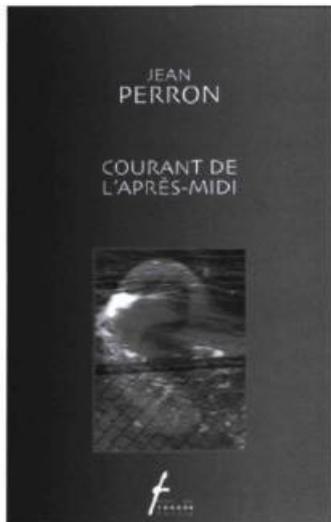
En somme, la connaissance par reflet, transparence et miroitement caractérise ce livre qui ne manque pas de profondeur. Par toutes les faces du discours poétique, la fragilité de l'intuition prévaut sur la pensée claire liée à l'ostensible de la raison. À la fin, le problème du réveil est de passer de cette chambre du sommeil, et de ce qui s'y déroule, à la chambre réelle où l'on est surpris de vivre et de revivre, non sans éprouver la souffrance de l'enfance à jamais perdue :

*laisser tranquilles ces ouvertures  
remettre sous l'eau de nuit  
les images manipulées  
comme en bordure de la route  
le corps d'un roselin  
une goutte de sang à la pointe du bec (p.70)*

### LE DÉSIR D'ADOUCCIR LE PRÉSENT

La poésie de Jean Perron privilégie le pittoresque et l'épanchement, mise sur la simplicité et n'est pas exempte d'un certain charme convenu. Le style modéré s'identifie à une sorte de perfection douce de l'art verbal. Le poète aurait pu faire sien ce vers de Baudelaire : « Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses. » Mais à l'encontre du poète des *Fleurs du mal*, Perron s'appuie sur le temps en toute confiance. Ses poèmes viennent nous rappeler qu'au delà des drames, il y a « l'écoulement/dans la fraîcheur des bruits/de la vie » (p. 75) qu'il nous faut prendre. D'ailleurs, pour lui, c'est dans « le courant de l'après-midi » que se calment les tumultes, que la course éperdue des yeux et de la voix s'arrête dans la contemplation heureuse des lieux et des gens. Les lieux non nommés géographiquement se limitent à des généralités : à « l'eau [ qui ] asperge les ruines » (p. 71), aux rochers, aux arbres, etc. Vivre et penser se mêlent au grand air et enchantent la page sur laquelle le poème recrée l'emploi des heures tranquilles, tel un journal intime dont on aurait découpé les phrases en vers. Il est regrettable que cette poésie fluide et pensante n'ait pas vraiment de caractère. Malgré la lenteur claire des pas du promeneur qui évoque ces moments où la pérennité écrase la vivacité, on aimerait que les poèmes se fondent sur des traits plus rapides. Ce qui est inutile ne parvient pas à se cacher.

Plus que le questionnement de la douleur et des « aspérités rebelles » (p.65), plus que la misère enfantine qui l'interpelle et plus que l'outrage des ans, la pratique de l'écriture chez Perron cherche une sorte d'apaisement. Il y a là un bel effort pour dire le temps à partir des implications du présent. Le paysage naturel plus que la ville le détache donc de « l'emprise des heures sans saveurs » (p. 11), mais la prolixité noie le poétique. Échappe au livre ce rien essentiel à partir duquel tout peut apparaître et se produire dans le langage. En somme, une certaine manière superficielle d'être poète caractérise l'art de Perron. Pourtant, il privilégie les petits détails anodins et, ma foi, c'est vrai qu'il n'est pas nécessaire que le sublime passe pour écrire...



Bernard Couët

# Le Temps des prédateurs

LES ÉDITIONS JCL

Cinquième et dernier volet de l'histoire de Marcel Grenon, dans lequel le personnage principal se voit confronté à des prédateurs sans scrupules qui usent de tous les moyens possibles pour s'emparer de l'entreprise qu'il dirige.

Il doit alors affronter la terrible vengeance d'un beau-frère et d'une ancienne maîtresse, tout en découvrant que son défunt beau-père, John-Paul Campbell, a eu un fils illégitime avec une de ses anciennes secrétaires, ce qui peut remettre en question la propriété de la Campbell.

La fin d'une intéressante saga sur fond politique remplie de passion, de rebondissements surprenants et d'amour...

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur [www.jcl.qc.ca](http://www.jcl.qc.ca)